

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Écriture, cahiers de littérature et de poésie composés par Jean-Luc Seylaz et Bertil Galland.

Paraissent à Lausanne, 11, place Saint-François, Quatre volumes, respectivement les 45e, 49e, 57e et 61e Cahiers de la Renaissance vaudoise : avril 1964 (175 p.), février 1966 (159 p.), mai 1967 (172 p.), avril 1968 (118 p.).

par Jacques Blais

Études littéraires, vol. 2, n° 2, 1969, p. 270-273.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500091ar>

DOI: 10.7202/500091ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

l'emploi de la *pathetic fallacy*, ce phénomène de transformation de la nature sous le coup de l'émotion. « Je ne connais pas, affirme Bessette, dans notre littérature de roman où les relations corps-esprit et les échanges moi-non-moi soient aussi intimes, aussi intenses que dans *Bonheur d'occasion* » (p. 276). Revenant à la psychocritique avec « la romancière et ses personnages », M. Bessette dévoile la relation intime qui unit le personnage de Jean Lévesque et de l'auteur : Gabrielle Roy « avait besoin de créer Jean Lévesque pour prendre connaissance de certaines couches profondes de sa propre psyché et pour se libérer d'un obscur sentiment de culpabilité » (p. 287). Ce sentiment affleure à la conscience de l'auteur de *la Route d'Altamont* et M. Bessette a eu le mérite de signaler son importance dans la genèse de l'œuvre entière. On pourra s'étonner de ne pas voir figurer ici l'excellent article publié dans *Livres et auteurs canadiens 1966* : « *la Route d'Altamont*, clef de *la Montagne secrète* ».

Je serais encore porté à reprocher à l'auteur des expressions maladroites ou d'un goût douteux, un certain manque de fini dans l'écriture, mais on comprendra qu'il traîne après lui le lourd appareil explicatif de la psychanalyse. La cave de nos instincts renferme un monde à l'état sauvage, brutal et sans ménagements : le problème du psychocritique remonté de ces profondeurs est de savoir quel usage il fera de ces redoutables secrets. Quand, avec tout le tact possible, il sait les détourner au profit de la critique littéraire, il apporte une contribution importante à l'intelligence des œuvres. En dépit des réserves exprimées, et qui rendent hommage d'ailleurs au caractère stimulant de la pensée de M. Bessette, *Une littérature en ébullition*

offre des études solides avec lesquelles il faudra désormais compter.

Robert VIGNEAULT

Université Laval

□ □ □

Écriture, cahiers de littérature et de poésie composés par Jean-Luc SEYLAZ et Bertil GALLAND. Paraissent à Lausanne, 11, place Saint-François. Quatre volumes, respectivement les 45^e, 49^e, 57^e et 61^e *Cahiers de la Renaissance vaudoise* : avril 1964 (175 p.), février 1966 (159 p.), mai 1967 (172 p.), avril 1968 (118 p.).

De la Suisse française nous parvient une revue d'une rare qualité qui témoigne à tous égards d'un profond respect pour l'œuvre écrite et pour ceux qui la servent. Les quatre volumes publiés jusqu'à ce jour (il en paraît un presque à chaque printemps depuis 1964) de ce recueil au titre sobre, *Écriture*, composent une prestigieuse anthologie de la littérature romande contemporaine.

Si, du premier au quatrième cahier, la formule a varié, ce fut imperceptiblement et il faut reconnaître que les modifications ont été judicieuses. On a réduit de moitié le nombre des textes ; de même, celui des collaborateurs. Les comptes rendus, chroniques et anecdotes qui encombraient les premiers volumes ont peu à peu laissé toute la place aux textes de création littéraire, parmi lesquels dominent les poèmes. De fait, la collection entière rend un hommage exclusif à la poésie, tant est souveraine l'influence qu'elle exerce sur les récits aussi bien que sur les essais. La Romandie vibre encore du passage du poète.

Signes de cette mainmise de la poésie, les « méditations lyriques »¹ de Gustave Roud qui préfacent en quelque sorte les deux premiers cahiers. Or, et je ne saurais me résoudre à rejeter cette comparaison que je sais pourtant indue, la lecture *D'un requiem* et de *l'Aveuglement* impose spontanément au Québécois que je suis le souvenir de *l'Abatis* ou du *Barachois* de notre grand poète Félix-Antoine Savard. Tous deux de la même génération, pareillement distants de la société mais rejoints dans leur abri par de jeunes écrivains qui les prennent pour maîtres, prophètes tranquilles qui connaissent le prix de la vie, ils révèlent une attitude vitale identique faite d'émerveillement, de sensualisme, d'attention fervente au mystère de toute présence. Même recherche aussi d'une plénitude initiale par le moyen d'une eurythmie qui oppose, aux risques de rupture et d'exil, la garantie d'un discours nombreux, continu, proche du chant. Accord atteint dès lors que convoité. Et nous retrouvons ce que Ramuz admirait chez Guérin, « le mouvement solennel dont un grand style, tout habité quand même des choses qu'il domine et survole, anime la terre, le ciel et les eaux ».

D'autres textes, suggestifs, incantatoires, s'adonnent ainsi à la poésie des lieux. On y apprend les lentes progressions d'un promeneur solitaire au cœur d'une nature complice — brèves gestes initiatiques. Franchi le seuil de l'imaginaire, c'est la pénétration de l'aire, la marche dans les chemins de sable, l'entrée sous l'enceinte que ferment les arbres, sous l'impulsion chaque fois peut-être de ce qu'avoue Philippe Jaccottet (dans *Bois et blés*) : « Je cherche le chemin du

centre, où tout s'apaise et s'arrête. » La nature détient donc la clef du secret qu'elle livre à ses élus que sont les promeneurs de *l'Embouchure aux buses*, de Georges Borgeaud, qui, retardant l'heure du retour aux villes, savourent la beauté du monde lors d'heureuses errances sur des chemins lumineux de poussière, à travers vergers et champs. De même éprouvons-nous la connaturalité de l'homme et du monde avec Pierre-Alain Tâche, qui emprunte, *En marge du fleuve*, la route des nomades dans la familiarité d'un pays marin. Des anecdotes dramatisent parfois le récit comme en ces petits poèmes en prose d'Alexandre Voisard, *les Chandeliers de la Toussaint*, où s'approprie le fantastique et s'actualise le légendaire.

Étonnant contraste : autant la prose lyrique accueille rumeurs indistinctes et confusions, autant les poèmes que contiennent les cahiers d'*Écriture* échappent à l'envoûtement pour tendre à l'exposé précis de simples états de conscience. D'avares paroles resserrent à tel point le sens que le vague lointain nous devient proche, saisissable. Poésies du subtil et de la transparence, *l'Aire d'octobre*, où Philippe Jaccottet définit l'acuité du regard et la ténuité de la sensation, et ces *Variations sur un thème ancien*, tour à tour nerveuses et rêveuses, où Pierre-Louis Matthey inscrit la volonté d'un verbe sans bavures. Le clair éclat du jour illumine aussi *Cantique du printemps* d'Anne Perrier et *Dix neiges sous le signe* de Jacques Chessex, poèmes qu'influence également la fixe luminosité de cette saison qu'on nomme « l'Enfer blanc », « l'espace glacé », ou encore « l'espace hivernal », et c'est alors Nicolas Bouvier qui reconnaît subir, en toute lucidité, malgré l'exil japonais et ses instantanés fantaisistes, la contrainte du temps fugitif — tant il semble évident que

¹ Expression que j'emprunte à Philippe Jaccottet, l'auteur de l'essai consacré à Gustave Roud dans la collection des *Poètes d'aujourd'hui*, chez Seghers (1968).

l'exercice d'une parole fluide ou exacte ne réussit pas à conjurer les maléfices et masque à peine ces désespoirs lancinants que les suites poétiques analysent avec minutie, qu'il s'agisse des *Six états de franchise* de Grivel, du tragique et sévère *Office des morts* de Maurice Chappaz ou de l'ambitieuse chronique d'Henri Gaberel, *Une voix prise au filet*.

Moins austères que les poèmes mais tout aussi inquiétants, les récits et fragments de romans en travail. Il y a là, bien sûr, plus de diversité. Nous changeons aisément de manière et de lieu : c'est la nostalgie d'un amour impossible dans le décor de l'Adriatique (*Juliette éternelle* de Corinna Bille) ; la vie sauvage d'un groupe de chômeurs réfugiés dans les montagnes neuchâteloises (*Trois jour en mars* de Jean-Pierre Monnier) ; et, vallée du Danube, le drame d'une femme qui donne soudain libre cours à une violence longtemps contenue (*Perséphone et l'Été des sept-dormants* de Jacques Mercanton). Ailleurs, l'humour, le saugrenu, l'insolite agrémentent certains épisodes — ainsi dans ce satirique *Discours de Monsieur Dieu* où Maurice Chappaz affiche une irrévérence naïve pour peindre un créateur en mal de cataclysme. Mais il arrive que nous côtoyons une humanité singulière, proie de l'étrange, et que nous habitions un climat que l'onirisme seul explique. Des textes tâchent de déjouer les interdits afin d'élucider des conflits que connut l'enfance, mais s'achèvent en délires, inoffensifs ou forcenés. Et nous hantent ces personnages de Lucien Dallinges (*Contes de la Sandofeyre*), le chaudronnier, qui mourut affreusement, et le scieur, maître des routes et du tumulte ; ou encore le magnifique puis dérisoire Corminbœuf de Georges Piroué (*le Poussah*) ; ou même Édouard Debrant, aux prises avec l'illusion,

dont Henriette Guex-Rolle ne nous épargne aucun des paradoxes amers dans *le Voyage d'agrément*. Mais les récits les plus saisissants traduisent d'hallucinantes incursions dans les royaumes de la mort (Roger-Louis Junod et *la Nuit du 21 au 22 janvier*) et de la démence (*Enfance et chemins de croix* de Claude Aubert) quand ils ne célèbrent pas admirablement, comme ces *Fuyardes étincelles* et autres textes de Catherine Colomb, la puissance de la parole. Inutile de le taire : peu d'écrits m'ont paru aussi fascinants que ceux de Catherine Colomb, qui associe en une circulation étourdissante de multiples éléments — objets, paysages, gestes, discours — qu'un leitmotiv rappelle à l'ordre (c'est le symbolique passage « entre les colonnes serrées du paradis ») afin de recréer l'enfance de Lauraspasdu, l'héroïne de cette chronique familiale dont le déroulement suscite des images aussi intenses que furtives — kaléidoscope où miroitent tour à tour, l'espace d'un éclair, démons et merveilles.

Sur Catherine Colomb, il faut lire les propos pénétrants de Jacques Chessex et de Jean-Luc Seylaz, lequel consacre aussi une étude attentive à l'œuvre de Robert Pinget. D'autres écrivains romands sont lus par leurs compatriotes (Georges Nicole par Jean-Charles Potterat et Schlunegger par Yves Velan) qui n'hésitent pas d'ailleurs à aborder bien d'autres domaines : Michel Thévoz fait l'analyse structurale d'un dessin de Klee, Jean-Pierre Monnier s'interroge sur le sens et l'évolution du projet d'écrire tandis que Jean Starobinski, prenant comme prétexte la décadence de la poésie des ruines, engage une brève mais éclairante méditation sur le thème de l'oubli. Autant d'essais que d'évidentes qualités de style et d'invention permettent d'intégrer harmonieusement aux textes de

création littéraire proprement dite que contient en priorité *Écriture*.

La haute tenue de cette revue, la juste économie qui en assure l'équilibre, le choix rigoureux des textes méritent, plus que l'éloge, l'admiration. À ce sentiment s'ajoute pourtant le regret qu'une telle entreprise soit impensable au Québec d'aujourd'hui. Entre autres causes, la situation sociale et politique qui prévaut ici ne favorise pas la formation de pareilles anthologies périodiques, où voisinent des représentants de générations différentes (Ramuz coudoyant Pinget), où sont accueillis, sans arrière-pensée, des compatriotes d'une autre communauté linguistique (Robert Walser ou Giorgio Orelli) aussi bien que des étrangers notoires ou non d'hier et de maintenant (Hubert Aquin ou Hölderlin), où se compose enfin, à partir de multiples éléments convergents, l'image reconnaissable d'une communauté spirituelle — et nous en serons privés tant que ne seront pas résolues les ambiguïtés de notre sort collectif. D'ici là, nous ne pouvons qu'envier avec nostalgie ceux dont l'inspiration est libre, c'est-à-dire tout particulièrement l'équipe de la revue *Écriture* à laquelle nous souhaitons le plus vaste rayonnement.

Jacques BLAIS

Université Laval

□ □ □

Pierre ALBOUY, **Mythes et mythologies dans la littérature française**, Paris, Armand Colin, coll. « U 2 », 1969, 340 p.

Les mythes sont à la fois nôtres et autres : ce n'est pas le moindre de leurs paradoxes. Solon déjà, comme le rappelle Mircea Eliade, et les philosophes milésiens, les soumettaient à une critique rationaliste. Prenant toujours plus d'ampleur, celle-ci vide les mythes de leur

contenu sacré, et fige leurs structures. Pourtant, les mythes ne sont pas moins vivants aujourd'hui : tels Protée, ils ressurgissent aux temps modernes, de sorte qu'au XX^e siècle l'esprit tente l'analyse objective de la mythologie, tout en restant en proie à elle. De surcroît, parce qu'il relève tout ensemble de la sociologie, de la poésie, de la psychanalyse, de l'histoire des religions, les nombreuses définitions du mythe qu'on a avancées restent toujours imparfaites.

M. Albouy, qui s'en tient délibérément au « mythe littéraire », suivant une heureuse dialectique, se garde d'imposer sa définition : il ne l'esquissera que dans la conclusion de son livre, entraînant ainsi le lecteur dans sa recherche. Dans l'« Avant-Propos » sont discriminées des notions connexes : mythe, merveilleux et fantastique (pp. 6-7) ; et, en ce qui concerne les figures de style, allégorie, apologue, parabole et symbole (pp. 7-9). Le mythe littéraire est encore distingué du thème, au sens où l'entend Raymond Trousson, car mythe, pour M. Albouy, implique récit : « Le mythe littéraire est constitué par ce récit, que l'auteur traite et modifie avec une grande liberté, et par les significations nouvelles qui y sont alors ajoutées » (p. 9). Ainsi, *les Amours de Psyché et de Cupidon* de La Fontaine, qui n'ajoutent pas de signification nouvelle aux données fournies par la tradition, ne sauraient être considérées comme un mythe, mais l'*Œdipe* de Gide est bien un mythe littéraire, grâce à sa « signification nouvelle » : « Point de mythe littéraire sans palingénésie qui le ressuscite dans une époque dont il se révèle apte à exprimer au mieux les problèmes propres » (p. 10).

La première partie est consacrée aux « Problèmes et usages de la mythologie, du merveilleux et du mythe ». Deux chapitres conduisent,